Protégeons les animaux

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **67 (1928)**

Heft 41

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-222123

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

presque partout marécageuse. Avant d'entrer dans le lac d'Yverdon, l'Orbe. à la jonction du Talent, perd son nom et prend celui de Thièle ou de Toile. Si l'on parvenait à faciliter l'écoulement de ces rivières, à élargir, à nettoyer, à baisser leur lit, on ferait baisser la hauteur moyenne des lacs ! on dessécherait peu à peu les immenses marais qu'elles ont formés. »

Vœu aujourd'hui réalisé !

L'auteur fait ensuite une longue description des pâturages du Jura de laquelle nous extrayons ces lignes :

« Les vaches montent sur nos montagnes du Jura les mieux exposées, comme le Thévenon, au commencement de juin et descendent le 9 d'octobre, jour de la Saint Denis. »

« Les vaches qui ont récemment mis bas le veau, doivent donner dans un bon pâturage six pots de lait par jour, mesure de Berne, en deux traites. Le pot de bon lait pèse quatre livres de dix-huit onces. Quatorze livres de ce lait, en bonne saison, peuvent donner une livre de fromage gras. Du petit lait restant on fait encore du fromage blanc et mou, nommé séré, trois cinquièmes de moins que l'on n'a fait de fromage Dans les grandes montagnes du Jura, il n'y a pas assez d'enclos, de séparations ou de parcs. Les vaches. mal gardées, courent, vont et viennent, par inquiétude, par caprice ou persécutées par les mouches et perdent considérablement de leur lait. Souvent, les petites montagnes sont surchargées de bétail aussi mal gardé, qui fait des excursions continuelles sur les pâturages voisins. Ces vaches, nourries de rapines, n'en sont pas plus abondantes parce qu'elles sont plus fatiguées et, en retranchant la nourriture de leurs voisines, elles en diminuent le lait. Il serait donc du bien général du pays que toutes les montagnes du Jura fussent à clos et que tous les bois fussent en « deffends » ou à ban, qu'il y eût des règles précises et équitables et une police exacte, sévère et générale à tous ces égards ; que cette police fut soigneusement maintenue par l'autorité souveraine et par une inspection suffisante. »

Dès lors, le pays de Vaud, canton souverain, a fait des progrès ; les temps ont marché ! De criants abus ont été supprimés et des innovations heureuses ont été introduites peu à peu en vertu de ce régime démocratique qui a fait le bonheur du peuple quoiqu'en puissent dire des esprits chagrins. Les considérations du vieux conseiller Bertrand présentent actuellement un intérêt relatif, pensera plus d'un lecteur. Cependant, elles nous aident à mieux comprendre « le bon vieux temps ». Elles nous montrent aussi qu'en 1780, donc avant la Révolution qui mit fin à l'ancien régime, le peuple vaudois se voyait donner le qualificatif de « libre » et que les écrivains de l'époque célébraient ses mœurs douces et simples.

Les fidèles sujets de LL. EE. étaient déjà mûrs pour la liberté. *A. Mex.*

NYON PITTORESQUE

SOUS un beau ciel d'été, en arrivant à Nyon par le bateau à vapeur, qui n'a pas admiré le dessin pittoresque du château féodal et des vieilles maisons de cette petite ville vaudoise ?

Dominant le lac bleu, dressant en pleine clarté la masse grise de ses murailles et de son donjon, l'antique bourg, dont le rôle fut important au moyen âge, évoque des souvenirs de chevalerie et de tournois. Au sommet des courtines, transformées aujourd'hui en terrasses, l'œil cherche instinctivement la silhouette casquée de lansquenets ou d'arquebusiers. On s'attend à découvrir, dépassant les meurtrières, la gueule sombre des canonades et des couleuvrines. Mais ces témoins du passé sont relégués, maintenant, dans le musée qui occupe une partie du château. Quand aux gardes bigarrés des anciens âges, ils sont remplacés par de paisibles promeneurs en contemplation devant le merveilleux paysage du lac et des monts de Savoie.

La terrasse du château de Nyon est, en effet, un belvédère unique, sur la rive vaudoise, dressé par la nature, semble-t-il, pour l'admiration du Mont-Blanc et de son cortège de préalpes. Mieux que de Genève ou que de Morges, le géant d'Europe apparaît ici dans son immortelle splendeur ; il érige son impérial profil dans l'azur que pâlissent les reflets de ses glaces. Cependant que, tout auprès, bordant le bas quartier de Rive aux tuiles brunies, les eaux, couleur d'opale, étendent jusqu'au Valais leur mouvante solitude.

La Promenade des marronniers n'est que le prolongement de cette terrasse. A la hauteur du kiosque à musique, elle contourne la ville, longe le verdoyant vallon de Bois-Bougy et, passant derrière les bâtiments neufs des écoles, revient vers la gare. Cette ceinture d'esplanades ombragée de vieux arbres est l'une des plus aimables, caractéristiques de l'antique petite cité dont s'éprennent tous les amis du passé pittoresque.

L'origine de Nyon remonte à l'époque romaine — plus loin encore, sans doute. Les souvenirs du paganisme fourmillent pourrait-on dire, et des fragments de sculptures, des pierres votives ornent les soubassements de nombreuses maisons. Les archéologues affirment que Nyon était une importante place forte sur la route d'Italie et des Gaules. Toute une salle du musée du château est d'ailleurs consacrée aux objets exhumés de tombeaux et de fouilles.

Un autre charme de Nyon, ce sont ses jardins, dont les fleurs, débordant les murs, s'écroulent en cascades odorantes, exhaussent des panaches éclatants, mettent un pavois de fête au long de certaines rues qui prennent ainsi un aspect de voies triomphales. Bourgade médiévale aux petites maisons basses, aux venelles sinueuses qui, toutes, aboutissent à l'unique grand'rue, voisine de la terrasse des marronniers, Nyon est aussi la cité fleurie et parfumée dont les corbeilles aux mille pétales ont inspiré les admirables artisans de la célèbre porcelainerie.

Avec celles de Sèvres et de Saxe, la porcelaine de Nyon a conquis une célébrité centenaire. On sait que l'authentique « vieux Nyon » devient de plus en plus rare. Les délicats services blancs, émaillés de fleurettes et portant, au revers, la marque de « la truite » sont, le plus souvent, pièces de musées. La fabrique actuelle en conserve une admirable collection dont quelques amateurs, malgré la dureté des temps, font copier certaines pièces. (Cette fabrique a fermé ses portes aujourd'hui. Réd.).

Avant de quitter l'aimable bourgade qui, à notre avis, mériterait le titre de « Nyon-la-Pittoresque », car elle est, certes, la perle du littoral vaudois, une visite s'impose à la vieille petite place, entourée d'arcades, qui se trouve dans la grand'rue. Toute cette partie de la ville, située près des terrasses, séduisait particulièrement Edouard Rod, le célèbre romancier nyonnais qui, sous le nom de Bielle, a fait figurer sa ville natale dans plusieurs de ses œuvres, — *Mademoiselle Annette, Les Roches blanches,* — pour ne citer que ces deux. Nyon, reconnaissante, a érigé à cet écrivain un modeste monument sur la Promenade des marronniers.

La route de Lausanne cotoye l'esplanade de Perd-temps, assez vaste pour servir de champ de foire.

Un autre chemin suit le bord du lac et s'en va, au long du golfe célèbre de Promenthoux, relier entre elles les villas et châteaux qu'illustrèrent la présence de l'impératrice Eugénie, du prince Napoléon, du roi de Grèce, de l'empereur d'Autriche.

Parlant de Cannes, Maupassant dit qu'on n'y rencontrait que des princes. Cette remarque pourrait s'appliquer aussi justement à Nyon qui, de tout temps, eut fréquemment pour hôtes les plus grands personnages. Prangins, Promenthoux : ces noms ne sont-ils pas connus de l'Europe entière ?

Valentin Grandjean.

Petit prodige. — Quel beau bébé vous avez là, Madame, quel âge a-t-il

— Trois mois, Madame...

— Ah ! vraiment, il paraît bien six mois. Mais c'est qu'il a des cheveux, le chéri !

— (La maman avec orgueil). Il a même déjà des petits poux, Madame !

— Ah ! c't'amour...

VENDANGES

PUISQUE nous y sommes, parlons en, c'est la saison ; mais, hélas ! les vendanges d'aujourd'hui ne sont plus ce qu'étaient celles d'autrefois ! Pourquoi ? Voyons nous les choses différemment en vieillissant ? Peut-être ! Mais chacun m'accordera que, pour ce qui est des vendanges, il y a une énorme différence.

Autrefois, la vendange était une fête ; une fête qui consacrait le travail de toute une année ; une fête dans laquelle on oubliait toutes les peines des durs travaux, toutes les fatigues et, surtout, toutes les angoisses des jours d'orage.

La vigne, sur toute son étendue retentissait des chants joyeux des vendangeuses ; des quolibets et des plaisanteries que l'on échangeait d'une vigne à l'autre entre les différentes bandes de vendangeurs ; on chantait, on plaisantait, on riait, et de bon cœur. Le brantard poursuivait sans se lasser les vendangeuses, qui avaient oublié quelque grappillon, pour les remoler ; et, il ne cessait la poursuite qu'après avoir réussi à embrasser la fautive qui revenait, toute rouge, de gêne ou de plaisir reprendre sa place dans l'orne. Le soir, au pressoir, il y avait bal aux sons d'un accordéon, d'une clarinette ou d'un violon ; et, là encore, on plaisantait, on chantait et on riait. La fatigue ne se sentait pas, on était aux vendanges ! Maintenant, tout se passe presque sans qu'on s'en aperçoive ; plus de chants dans les vignes, plus de lazzis d'une vigne à l'autre, plus de courrate entre les brantards et les vendangeuses à remoler ; et, remole-t-on encore ? On n'a plus le temps ; la main d'œuvre est chère, le temps presse ; on vendange comme on fait n'importe quel travail, chacun se dépêche ; le vigneron, pour avoir plus vite fait, les employés pour gagner le plus de journées possible ; c'est la course pour gagner du temps et de l'argent. Les vendanges se rationnalisent comme tout travail se rationnalise aujourd'hui.

A quoi attribuer ce changement dans nos mœurs ? Il y a les mauvaises années, qui y sont pour beaucoup, et elles ont été plus nombreuses que les bonnes voici quelques décades. Il y a aussi et surtout la mentalité qui s'est bien modifiée depuis la grande guerre. Et puis, comme je l'ai dit plus haut, le prix des journées ne permet plus que l'on s'amuse en travaillant. Le vigneron n'est plus rémunéré pous son travail ; car, si le prix du vin a augmenté d'une façon inouïe ce n'est pas lui qui en retire l'avantage primordial comme il en aurait le droit. Et pourtant qui est-ce qui a la peine, la fatigue et le souci, si ce n'est le brave vigneron, dont le travail ne fait que de se compliquer toujours davantage ? Je n'entreprendrai pas une campagne à ce sujet dans le « Conteur », chaque lecteur sait, comme moi, très bien de quoi il retourne à ce sujet ; mais je ne peux pourtant pas passer sous silence la cause principale de ce qui a si complètement transformé chez nous les vendanges. Cette année, pourtant belle et bonne dans la presque totalité du vignoble, n'a pas ramené l'entrain et la bonne humeur qui présidaient aux vendanges d'autrefois. Adieu les fêtes, les ressats, adieu les chants, adieu le remolage ; tout cela n'est plus qu'un charmant souvenir d'un temps qui a vécu avec ses coutumes et ses traditions ! Les vendanges de fêtes qu'elles étaient, sont devenues un travail comme un autre, ni plus, ni moins que le sulfatage ou le fossoyage. Souhaitons une série de bonnes années, une détente dans l'âpreté de la vie et peut-être verra-t-on le retour, du moins partiel, des vendanges d'autrefois.

Pierre Ozaire.

Protégeons les animaux. — Il pleut à torrents.

— Julie ! crie Maame à sa femme de chambre, courez vite chez la modiste, vous lui direz de ne pas oublier mon chapeau.

— Puis-je emmener Azor, Madame ?

— Etes-vous folle, Julie ? Vous ne voyez donc pas qu'il fait un temps à ne pas mettre un chien dehors ?

Attrapé ! — Mon vieux, j'avais une barbe dans le genre de la tienne, mais quand j'ai vu quelle tête cela me faisait, je l'ai coupée...

— Moi, mon vieux, j'avais une tête dans le genre de la tienne, mais quand j'ai vu que je ne pouvais pas la couper, j'ai laissé pousser ma barbe...